Le miroir truqué

Sur simple demande adressée à la Société des Écrivains, 147-149 rue Saint-Honoré, 75001 Paris, vous recevrez gratuitement notre catalogue qui vous informera de nos dernières publications.

Texte intégral

© Société des Écrivains, 2008 ISBN 978-2-7480-4131-6

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

l'ai toujours baigné dans l'amour et la quiétude d'une famille unie. Mon enfance s'est écoulée de manière limpide et c'est à la fin de mon adolescence, que je ressentis un manque de pittoresque. Je n'ai pas vécu les déchirements ou tragédies résultants d'un divorce, ni supporté la cohabitation glaciale de parents se haïssant mais qui restent soudés à un confort matériel. S'il y eut des prises de bec entre papa et maman, ce fut hors de ma vue ou de mes oreilles. A travers une sérénité prêteuse à la communication, j'aurais dû être plus expansive, plus ouverte. Mais sans doute, ce n'était pas ma nature. J'ai toujours été du genre introvertie, secrète, me livrant peu pour ne pas dire pas du tout. Par rapport aux gosses lambda, je n'ai jamais éprouvé le besoin d'avoir des amies en dehors de l'école. Pas de petites copines indispensables ne vinrent remplir notre maison, afin de dévorer gâteaux et glaces lors de mes anniversaires par exemple. Je m'en fichais royalement, la ribambelle de poupées inondant ma chambre, suffisait à remplir mon univers très personnel. J'étais l'enfant sauvage, taciturne, pas par un côté rebelle que je n'avais pas, mais en n'exprimant rien de spécial. Au fil des ans, je découvre les études assommantes. Je ne suis pas faite pour ça. Mon esprit vagabond est loin des fastidieux devoirs ou questions posées par les profs tout au long d'une scolarité. Je n'aime pas l'école, je l'avoue volontiers et m'accroche à cette obligation pour franchir les classes dans une moyenne passe-partout. L'honneur est sauf. Mes parents ne feront jamais de commentaires sur ceux non élogieux émis par les professeurs à mon sujet. Le statut de fille unique me donnait le privilège de ne pas me justifier, de séjourner à temps plein dans un mystère qu'on respectait. En fin de compte et quelles que soient les circonstances, je n'eus de réprimande sous le toit familial, on m'encensait. J'étais l'enfant roi.

A ma puberté, une métamorphose hormonale me donne l'identité que j'attendais. J'ai enfin grandi, je suis femme et paraît-il jolie si j'en crois mes proches gentiment flatteurs. Ma simplicité ou peut-être manque de toupet, m'empêche d'être une fille imbue de sa petite personne. J'entretiens depuis que j'ai quitté mes socquettes blanches, le rêve d'avoir une vie de couple le moment opportun. Ce sera mon apogée. Mes parents très heureux ensemble, sont le meilleur exemple pour moi. Je me sens fondamentalement appartenir à cette race peut-être désuète, de femmes qui ne sont faites que pour un seul homme. Celui qui me conduira devant monsieur le maire, aura déjà mon pucelage. J'ai quinze ans, mes formes s'épanouissent et il y a des nuits où mon corps m'étonne. Déjà dans la soirée, des fourmillements gagnent mon ventre, mon esprit s'alanguit. J'attends que mes parents soient endormis, qu'aucun bruit ne se distrait. Quand tout va bien, sous les draps, munie d'une lampe électrique, je m'épie à caresser chaque parcelle de mon anatomie. Je suis tellement curieuse de me connaître. J'y prends beaucoup de plaisir. Je cultive déjà un jardin secret très captivant. Au matin dans la salle de bains, un peu honteuse, j'évite mon regard dans la glace. Je ne suis pas encore prête à assumer ma féminité.

Pendant un temps qui me paraît très long, les étapes se succèdent, lycéennes puis universitaires. J'ai hâte de grandir davantage, d'être quelques années plus vieille. Mon premier flirt arrive le jour où j'attendais les résultats du bac. Nous étions des dizaines d'étudiants à nous ronger les ongles, à

nous pousser devant les grilles du bahut afin de lire les noms sur la liste placardée. Le chahut et la tension étaient aussi intenses que la circulation sur le boulevard. En découvrant le mien, une joie m'invita à un geste insensé. Je sautais au cou du premier garçon près de moi. Il ne réagit pas d'abord, trop décu de ne pas être sur la liste et se laissa secouer bêtement. Ensuite il sembla me voir, s'accrocha à moi qui trépignais toujours et m'embrassa dans le cou. Je fus son lot de consolation. Nous allâmes boire un coca dans la brasserie en face de l'école. Il m'expliqua qu'il allait se faire tuer par ses parents, que son avenir était compromis, qu'il finirait dans la rue. A cet instant de ma vie, je commençais à trouver les hommes attendrissants, intéressants. l'étais aux anges, d'abord en étant reçue au bac puis devant ce garçon qui ne cessait de m'embrasser. Cela renforça l'idée de m'occuper plus tard de l'un d'eux à temps plein. Nos chemins bifurquent un soir, à la sortie d'un ciné de trop. Il était devenu très collant et à chaque séance, sa possessivité m'empêchait de voir le film. Ensuite j'étais embarrassée pour parler du film à mes parents qui me questionnaient. Et d'autres garçons suivent mon sillage d'adolescente soucieuse de son évolution. Ils sont le catalyseur de mon émancipation, me distraient en attendant le grand jour pour moi. Que ce soit Pierre, Paul ou Jacques, ils sont mignons, fougueux, insistent pour aller audelà du flirt mais je garde la tête froide et ma précieuse intimité intacte. N'ayant aucune raison de douter de mon prochain, j'avance en supposant une existence sortie tout droit d'un conte romantique. On ne peut être plus rêveuse que moi et je ne suis donc pas surprise, quand je rencontre mon futur mari lors d'une compétition régionale d'athlétisme.

C'était par un matin gris sur le stade de la porte d'Orléans. La température était basse et une brume se dissipait lentement. Ce lieu sur lequel j'avais participé à de nombreuses manifestations tout au long de ma scolarité, m'était tristement familier. Il représentait une souffrance physique, un bagne temporaire. N'ayant pas l'âme d'une sportive, je ne comprenais pas qu'on puisse autant solliciter ses muscles. Mais bonne enfant, chaque fois je me donnais à fond. J'aimais bien l'odeur de la pelouse, de la terre, être à l'air libre. Ensuite j'éprouvais un bien-être lorsque je m'écroulais sur celle-ci, accompagnée par d'autres camarades aussi peu douées que moi. Une fois de plus, j'ai affiché aujourd'hui des résultats moyens, comme en classe. J'en étais satisfaite, étant plus à l'aise dans la masse plutôt que de briller sur l'une des marches d'un quelconque podium. Les catégories filles ont terminé toutes les épreuves, mon calvaire est fini. Les garçons allaient s'élancer, sautillant sur place, impatients comme des chevaux fougueux. Une sueur lourde s'exhalait de ces corps aux muscles saillants. Nos différences anatomiques me fascinaient, m'interpellaient. Quand les compétiteurs ont rejoint leur couloir, il y a un instant de recueillement puis un coup de sifflet strident semble les propulser au-dessus de la cendrée. Ils sont magnifiques de puissance.

Pendant ce temps dans mon périmètre, on larmoie au féminin. L'une, de n'avoir pas fini en tête ou une autre, d'avoir été moins bonne qu'à l'entraînement. Alors j'interviens en consolant au mieux, félicite d'avoir osé se mesurer aux autres, signale qu'on n'est pas des mauviettes, nous les filles. Je l'annonce haut et fort pour que mes camarades gardent leur courage. Je me sens bien sur ce stade où les émotions circulent depuis le cerveau jusqu'aux muscles.

Gagner dans ma vie n'était pas à mes yeux d'arriver la première, mais d'y participer. Encore essoufflée, j'enfile mon survêtement, m'éponge le front et je m'approche de la ligne blanche pour assister aux dernières foulées des garçons bouclant un trois mille mètres. C'est un moment crucial où le sexe opposé va montrer sa suprématie à travers les scores. Quand tous les concurrents franchissent la ligne sous les applaudissements, le dernier s'écroule quelques mètres plus loin. Je pousse un cri d'effroi puis sans réfléchir, je me précipite sur lui.

- Ne bouge pas, c'est qu'une crampe! dis-je avec assurance. J'ai fait du secourisme, je vais t'aider....

Je suis certainement grotesque mais tant pis, c'est mon bon cœur qui parle.

- Ouais! Ouais! répète-il en se tenant le mollet et visiblement agacé qu'une péronnelle doit lui prêter main forte.

Puis il marmonne en regardant autour de lui :

- J'espère qu'on va pas se moquer de moi! J'ai l'air d'un idiot dans cette position et avec toi déguisée en infirmière...

Ensuite il est flatté qu'on lui porte assistance, que je me sois penchée sur lui. Le garçon est seul maintenant que tout est fini. Je le trouve pathétique, abandonné de tous, il me regarde avec des yeux plus doux, sa rage est rentrée. Dans l'enceinte du stade, les hauts parleurs s'éveillent. Ils énumèrent les classements enregistrés et on entend des cris de joie. Couvert de poussière noire, l'infortuné hausse les épaules et nous commençons à discuter. Il me rappelle mon premier flirt avec son air de chien battu. Visiblement, nous sommes oubliés. Je suis la seule personne qui lui manifeste de l'intérêt, j'en rajoute et suis intarissable. J'en gonfle même ma petite poitrine. Voilà comment agenouillée devant cet inconnu en y

voyant un signe, je masse consciencieusement une jambe poilue en éprouvant un trouble délicieux.

Un an après notre rencontre atypique, les sportifs éphémères que nous étions, se marient. Je suis ravie d'écourter d'ennuyeuses études de comptabilité. Je suivais cette voie pour plaire à mes parents qui cachent leur déception en organisant un mariage en grande pompe. Ils sont tout simplement épatants. Je ne peux être plus heureuse devant des éléments positifs qui s'emboîtaient divinement. Mais je suis un peu crispée à la mairie puis à l'église, en accusant tous les regards posés sur moi. La mise en scène officielle inévitable en ces circonstances, bouscule ma modestie, ma timidité. Je me détends à table, quand je m'assieds pour m'immerger dans la liesse. Tout a été parfaitement orchestré, chaque convive est joyeux et en fin de compte, j'en suis l'instigatrice grâce à mon mariage. Parfois en couvant la salle du regard, je me retiens de pleurer de bonheur, d'amour pour mon mari, pour les personnes présentes, pour la terre entière. Très tard, Grégoire et moi échangeons des regards complices. J'aime les accords tacites entre un homme et une femme. Ils créent la complicité qui se renforcera inexorablement avec les années. J'ai ouvert le bal avec papa puis tourbillonné avec tous les hommes présents, je danse maintenant avec Grégoire. Quelque chose d'animal s'échange entre nos ventres et on voudrait être ailleurs. Notre chambre nuptiale réservée à vingtaine de kilomètres de là, n'attend plus que nous. On se le crie muettement. Anonymes parmi les danseurs, on se faufile jusqu'à la sortie pour fausser compagnie aux invités. Je vais me donner à l'homme que j'aime et dont ses œillades me font planer. Mon mari est mon dieu vivant, je lui suis entièrement dévouée. Par ailleurs, en disant mon mari, j'ai tout dit. Si Dieu qui créa l'homme, a pris une côte de celui-ci pour créer la femme, je suis celle-là, humblement. Oui c'est ça, sans la côte de Grégoire, je n'existerais pas. Je n'ai pas eu de diplômes à l'école mais j'aurais une mention d'excellence dans ma vie de femme. Et tous les jours, je saurais remercier Grégoire d'une manière ou d'une autre, de s'être écroulé sous mes yeux dans ce stade. Dans la voiture, nous roulons en direction de ce pavillon de chasse royale converti en auberge. Je me surprends à ronronner contre l'épaule de Grégoire. Son parfum et sa sueur lui vont bien. Je le regarde à la dérobée, il est majestueux de force, de détermination. Mon mari me rassure. Nous ne parlons pas, ma main est posée sur sa cuisse. Il roule vite. Les arbres qui bordent cette route de campagne, défilent pour ne former qu'une haie. Je me sens merveilleusement bien. Alors je remonte ma main jusqu'à son entrecuisse et je sens un gonflement significatif. J'ai hâte d'être nue contre lui, d'être offerte corps et âme. Je ne pense pas à un accident causé par la vitesse, les amoureux sont protégés par des anges ou des lutins cachés en forêt. Tour va pour le mieux et je me ressaisis lorsqu'il coupe le moteur devant une magnifique demeure du XVIIIème siècle.

- Nous y voilà! me dit-il d'une voix rauque. Je vais enfin pouvoir goûter aux délices du mariage....
- Nous allons vraiment être heureux maintenant, mon chéri... dis-je en écho, sur un nuage d'amour.

Dans le hall, le réceptionniste nous accueille avec un air ironique. On peut aisément imaginer ce que deux jeunes mariés, viennent faire ici. Je pique mon fard. Ensuite le garçon d'étages nous conduit jusqu'à notre chambre. Il tend la clé à Grégoire et s'efface sur le seuil en nous souhaitant une

très bonne nuit. Là aussi, je lis un amusement sur son visage et je suis rouge de confusion.

Tous ces hommes vulgaires m'ennuient, mon mari devient davantage important et je suis soulagée en refermant la porte à clé. Ma première nuit, à l'appellation spécifique de noces, fut étrange. Le mot « nuit » est exagéré car nous ne fimes pas l'amour jusqu'au petit matin. Dans mon ignorance sexuelle, je m'attendais à tout et à rien de la part de mon mari fraîchement élu. Je tremblais d'émotion entre ses bras, complètement offerte avec pour dot, une belle virginité. On ne prit même pas le temps de se doucher. Assise sur le lit, je laissais mon époux s'activer à défaire ma robe blanche qui commençait à m'étouffer. Dans mon dos, il pesta contre les boutons et agrafes, je me mis à rire. Il grogna son impatience et me dit qu'il allait finir par la déchirer puisque ce vêtement ne me servirait plus. Finalement je me retrouvais nue et ma robe resta intacte. Je voulus lui rendre la pareille, lui ôter sa chemise puis son pantalon, mais il choisit de se déshabiller lui-même pour gagner du temps. C'était le premier geste de décision du chef de famille. Lorsqu'il eut consommé mon corps, il s'endormit rapidement et me laissa dubitative. Je sombrais bien plus tard dans le sommeil, déçue par la tiédeur de l'acte. Aucune volupté ne se conjugua à notre amour, je n'avais rien eu de spécial, mis à part une légère douleur en bousculant mon hymen et le drap taché de quelques perles de sang. Mon corps ne vibra point comme je l'espérais. Peut-être me faisais-je des idées trop arrêtées sur la chose, avec toujours ce côté romantique trop développé. En tous cas, lui semblait ravi, ses ronflements réguliers et puissants l'attestaient. Au fond de moi tout de même, je me sentais glorieuse d'avoir aspiré les ardeurs du mâle.

Cette page d'introduction à ma vie se tourne. Je balaie la médiocrité de nos rapports sexuels qui ne sont pas vitaux, et je me vautre dans ce bonheur tant attendu. Mon mari exprime aussi ses ambitions. A la fin de son service militaire, il a signé un engagement et assume une carrière sous le drapeau français. Ainsi notre couple se forge puis je me trouve enceinte. Je suis fière d'avoir un mari rayonnant sous le prestige de l'uniforme et qui me donne un fils qu'on appellera Julien. C'est la cerise sur le gâteau, le but de chaque femme sur terre et je ne déroge pas à la règle. Le destin me comble sur cette route sans fin d'affection. J'ai deux amours maintenant, mon mari et mon fils. Et mon caractère souple se plie sans condition aux principes élémentaires d'un noyau familial. J'estime alors atteindre le bonheur suprême et rien ni personne ne me l'ôtera.

Quelques années plus tard, Julien a rejoint le rang des écoliers. Le bébé dont je m'occupais avec soin n'existe plus. La vie vient de m'arracher quelque chose de précieux, une partie de moi-même comme si mon ventre se vidait définitivement. Cela en est douloureux et j'en souffre durant plusieurs mois. J'ai l'impression de ne brasser que du vent, de n'être qu'une domestique qui a pour unique mission de tenir un intérieur irréprochable. Certes je le fais bien, mais ne pourrais-je pas être aussi excellente ailleurs? Un jour où je me suis déchaînée à briquer toute la maison, une crise de conscience me tombe dessus sans crier gare. Je ne conçois plus d'avoir le seul but d'astiquer, d'épousseter, d'être au garde à vous devant les fourneaux pour servir un homme et un demi homme. C'était valable dans les premières années où il fallait être vigilante avec Julien trop dépendant de moi. Désormais je désire agrandir mon horizon comprimé dans soixante dix mètres carrés et retirer cette étiquette de femme au foyer qui ne me sied plus. Je me voyais vieillie, en négligé du matin au soir, sans parfum ni maquillage. Quand je me captais dans un miroir, je sursautais comme si je surprenais une étrangère chez moi. Un soir aussi ordinaire qu'un autre, ma soumission et inutilité m'étouffent. Le repas est prêt, Grégoire suit les actualités télévisées comme à l'accoutumée. Résolue, j'essuie mes mains au tablier qu'il m'a offert un jour dans un jeu qui n'amusa que lui, me dirige vers le salon d'un pas volontaire. Plantée devant lui, il lève les yeux, laisse ses pieds sur la table basse et se doute que j'ai quelque chose d'important à lui dire.

- Ça peut pas attendre? dit-il contrarié. Je voudrais finir

d'écouter les infos si ça te dérange pas...

- Excuse-moi! dis-je déconfite.

Et je tourne les talons, vexée de n'avoir su trouver une réplique. Je n'étais pas procédurière, j'évitais de mettre de l'huile sur le feu et n'avais pas l'instinct de la répartie. Je préférais traiter à froid après mûre réflexion, surtout avec un militaire prenant des galons et ses aises avec moi. Par conséquent, je retourne à la cuisine pour me consacrer tout simplement à la tâche qui m'est due. A table, j'attends la fin du repas car peut-être repus, va-t-il être plus réceptif. Tandis qu'il enfourne son dernier bout de fromage, je tente une nouvelle percée :

- Heu...voilà ! Je voulais te dire que j'ai décidé de travailler... Julien maintenant passe ses journées à l'école en déjeunant à la cantine. Ça lui fait le plus grand bien de sortir des jupes de sa mère et moi, je pourrais faire autre chose de mes journées.

Grégoire déglutit rapidement et réagit :

- l'en vois pas la raison urgente! Déjà mon salaire nous suffit pour faire bouillir la marmite. Partir de la maison du matin au soir, t'entraînera dans une double ration de boulot quand tu rentreras. Et soyons réalistes, tu n'as pas vraiment de bagage et te remettre dans le circuit ça sera pas facile... Tu y penses? Puis il se recentre sur son assiette, s'aperçoit qu'elle est vide et reprend un morceau de fromage.

- Mais... dis-je sur ma lancée, comment font les autres

femmes?

- Elles finissent peut-être dépressives en avant les yeux plus gros que le ventre! ricane-t-il sans lever le nez. Et ça, on le voit pas forcément.

Il respire à fond, finit par me regarder pour libérer le fond de

sa pensée:

- Et vois-tu...j'aime bien en ouvrant ma porte, retrouver ma petite femme qui m'a mijoté de bons petits plats et qui me tient une maison bien propre. Ce que font les autres, ma chère, je m'en contrefous! Voilà...

l'accuse l'aveu, retenant surtout beaucoup de termes possessifs employés par Grégoire. Je murmure, cette fois complètement abattue :

- C'est pas un peu égoïste ?

- Je m'en fous! répète-t-il entêté. J'ai pas épousé une femme pour qu'elle devienne un courant d'air, une ombre. Ma mère n'a jamais travaillé de sa vie et elle s'en porte pas plus mal. Elle n'a pas mis un point d'honneur comme toi maintenant, à vouloir absolument fuir de chez elle comme s'il y avait un incendie.

Estimant mes arguments ridicules et sans grand intérêt, il se sert un verre de vin et semble oublier cette discussion. Mais en rencontrant mes yeux embués, il me fait un cadeau en disant :

- Après tout, si c'est ton bon vouloir, trouve-toi le ce putain de job mais ensuite, viens pas te plaindre devant moi d'être fatiguée. Je t'ai prévenue!

Je ne surenchéris pas et conserve un visage grave. Il suffirait que je sourie pour qu'il revienne à la charge. J'ai gagné la partie, mais gagné sur un tableau où il n'y aurait pas dû avoir de compétition. Alors je soupire intérieurement, sachant que je ne me plaindrais jamais d'un rôle espéré dans la société. Après cette froide mise au point, les jours suivants je commence à payer le prix de ma future indépendance. Grégoire devient cynique, plus fantaisiste dans le rangement de ses effets personnels, distant même. Nos conversations sont de plus en plus anodines. Je ne peux pas dire qu'il me baise plus mal que d'habitude, puisque ça n'a jamais été la panacée dans ce domaine. Plutôt que d'être découragée ou de demander des comptes à l'homme que j'ai épousé, je développe une patience pour trouver la solution. A force de tourner en rond dans la maison, quelques semaines plus tard une idée m'illumine. Je pense à Béatrice, ma seule amie, qui accumulait sur Paris, des relations parmi les hommes friqués de haut standing. Pourquoi n'ai-je pas pensé à elle aussitôt? Peut-être suis-je incommodée par sa vie décousue, dérangée qu'on m'associe à elle si l'on nous voyait trop ensemble. Oui j'avoue que sa mentalité et agissements, étaient diamétralement opposés aux miens. Je considérais cela choquant même, mais je n'avais pas à la juger. Elle était mon amie et en dehors de sa pratique libérée du sexe, nous avions les mêmes valeurs, la même sensibilité. C'était largement suffisant. Emoustillée à l'idée d'échanger un tas de nouvelles

avec elle, je m'empare du téléphone. Quand une heure plus tard, j'ai raccroché après avoir expliqué mon cas et elle, une partie de sa vie tumultueuse, je m'assieds pour pleurer de joie. Grâce à Béatrice, un chemin valorisant allait se tracer devant mes pieds. Je ne demandais pas un tapis rouge pour avancer à pas précieux, mais juste ce rendez-vous qu'elle allait prendre pour moi auprès d'un monsieur étant la clé de voûte d'une grande firme. Les jours qui passent à la suite de mon coup de fil, mettent ma patience à rude épreuve. J'évite de montrer une certaine euphorie devant Grégoire. Et un beau matin j'ai un appel, certainement perdu si je n'avais pas débranché l'aspirateur à temps. Une voix de femme m'annonce être la secrétaire de direction d'un groupe d'assurances et m'informe qu'on m'attend, moi la ménagère oubliée derrière ses casseroles. Je griffonne rapidement l'heure, le jour et l'adresse du rendez-vous et je remercie bêtement mille fois cette femme qui ne faisait que son boulot. J'arrive à cacher ma joie quand la veille, j'en informe Grégoire. En se croyant provoqué, il pourrait me mettre des bâtons dans les roues, m'interdire carrément de m'exprimer autre part qu'entre ces quatre murs. Mon futur job était encore utopique. En revenant sur terre, une avalanche de questions me sort de la tête. Vais-je être à la hauteur de mes semblables ? Aurais-je les capacités à comprendre le fonctionnement même du système? Ne va-t-on pas me traiter de prétentieuse par rapport à mes maigres bagages, comme a souligné mon mari? Ne vais-je pas être la risée des gens compétents?

Seule à la maison, en fin de matinée je m'apprête soigneusement, pour la première fois depuis mon mariage. Je dois faire bonne impression si je veux être acceptée dans une entreprise importante. Je suis une jeune fourmi innocente sur

les traces d'un travail honorable qui m'attend. Je demeure un temps infini devant les portes béantes de l'armoire. Comment vais-je m'habiller? Finalement je choisis la sobriété qui est mienne, pour enfiler un tailleur gris tout à fait classique et un chemisier rose. Un coup d'œil dans le miroir, me renvoie l'image d'une femme transformée. J'en reste statufiée. Je commence à aimer cette personne en face de moi que je construis. Fini le peignoir usé à force de le porter, ainsi que les ongles cassés et les mains rêches. Fini les questions posées à Grégoire sur sa journée, afin d'imaginer comment ça se passe à l'extérieur. Volontaire, toute pimpante, je prends le train de banlieue pour rejoindre Paris où je vais être reçue par le PDG en personne de cette grande compagnie d'assurances. Quand j'ai poussé la porte de verre d'un immeuble moderne imposant, puis révélé le but de ma présence, on me demande de bien vouloir patienter. Jusque là, tout va bien, la patience est une de mes vertus principales. Dans l'antichambre de la réussite, je ronge mon frein en cherchant ce que je vais bien pouvoir dire. Je me tiens bien droite sur une chaise inconfortable, le dos un peu crispé, les genoux serrés. Une demi-heure plus tard, je suis introduite par une secrétaire haut perchée sur ses talons et je fais face à un homme au regard d'acier, filiforme, aux cheveux teints. Sa prestance intimidante ne facilite pas ma démarche. Il ne s'est pas levé pour m'accueillir, me laissant patauger dans une gêne commensurable. J'ai envie de faire demi-tour, éprouvant déjà la dureté d'un monde encore inconnu. Pour ce type assis sur une entreprise colossale, trop d'individus lui sont envoyés facilement. Ils cherchent le job de secours, sont sans étoffe, manifestement aux abois et ils lui font perdre son temps. Béatrice m'a brossé un tableau des gens qui se présentaient à lui. Cette fois, il a fait un effort particulier pour lui faire plaisir. Elle est sa maîtresse attitrée, très volcanique et il ne tient pas à la perdre. Ils se voient une fois par semaine dans un hôtel près de la place de l'Etoile. Ensuite, il part le premier et quitte discrètement les lieux. Béatrice avait le don de le mettre à l'aise, de le sortir de sa rigidité professionnelle. Il faut dire qu'elle avait trouvé le point sensible de cet homme. Dans les préliminaires, elle lui fouettait le dos et les fesses à l'aide d'un martinet aux lanières de cuir. Ensuite il s'étonnait de la facilité de ses érections.

Après un rapide aperçu, ce sexagénaire bien calé dans son fauteuil, semble réviser sa froideur entretenue dès mon entrée. Je dégage une telle volonté et sérieux, qu'il ne m'entend plus énumérer mes possibilités à m'intégrer au sein de son entreprise. J'espère ne pas en faire trop, qu'on comprend vraiment tous mes mots, que ma passion est aussi ma profonde raison. L'homme plisse les yeux, il hoche la tête. Est-ce du mépris ? De la compassion ? De l'ennui ? Je ne suis pas Béatrice, sa maîtresse qui me confie des détails croustillants sur lui. S'il me fait les yeux doux et des propositions malhonnêtes, je lui crache à la figure ou je hurle. Je sais qu'il est pervers et malhonnête vis-à-vis de son épouse trompée. Tout à coup, il coupe court en levant la main. Je me tais sans savoir sur quel pied danser. Il se lève, marche vers moi en esquissant un sourire et me déclare :

- Chère madame... votre énergie et enthousiasme vont plaisir à voir ! Je ne doute pas une seule seconde que vous feriez du bon travail chez nous si l'on vous embauchait. Par conséquent, allez voir de ce pas le chef du personnel de ma part, et remplissez ensemble un contrat en bonne et due forme.

L'entretien aura duré dix minutes, ça m'a paru une éternité. Avant de quitter son bureau, je le remercie vivement puis mentalement Béatrice qui devra doubler de lascivité ou de coups de fouet pour son intervention. J'imagine qu'ensuite, il quittera l'hôtel comme d'habitude vers 20 heures, affrontera sa femme qui lui ordonnera de mettre les pantoufles en franchissant le seuil de leur maison à Neuilly. J'admirais beaucoup Béatrice qui semblait bien connaître les hommes et savait délier les langues sur l'oreiller. Elle n'avait que quelques années de plus et on se suivait depuis les bancs de la faculté. A l'époque, elle avait déjà une grande connaissance en matière de rapports humains, et un culot monstre. A côté de ce spécimen de femme, j'avais l'air d'une petite fille timide, complexée, indécrottable.

C'est quinze ans plus tard de bons et loyaux services familiaux comme professionnels, que j'ouvre incidemment la porte d'un autre monde. Pour certains, il peut être ordinaire, un mode de vie courant. Pour moi, il me sort d'une pétrification et me lance dans une dimension ahurissante où pratiquement tous

les coups sont permis.

Je refuse de penser aux conséquences de mon acte, à la morale, à mes proches qui m'attendent. Je reste polarisée sur un fait bien précis, palpable à souhait. Je suis enfermée dans les toilettes du haut de la gare de l'Est, celles réservées au personnel ferroviaire et bien mieux entretenus que les WC publics du sous-sol, utilisés parfois en urgence. C'est la maîtresse de maison qui fait ce constat, dans ce lieu d'aisance où je déroge à l'usage établi habituellement. J'ai permis à un homme de me pencher au-dessus du siège, lui facilitant même la remontée de ma jupe sur mes reins. Puis il a regardé mon fessier, j'ai gardé ma position à l'équerre, le souffle court. Comme pris de remords, il m'a soudain donné le choix entre l'accepter ou partir sur le champ. J'en fus surprise car en principe, on me demandait rarement mon avis. Que ce soit de la part d'un mari phallocrate et misogyne, d'une belle-mère acariâtre ou d'un employeur avide de rendements. Et cette marque de respect en quelque sorte, renforça mon choix de goûter à l'infidélité. En appui sur un mur de faïence, j'ai d'autant plus cédé à ce bellâtre pour savourer les assauts d'un sexe aventurier. Je n'en reviens pas encore d'avoir été guidée jusqu'ici, par un type qui voulait simplement me faire l'amour. Le hasard me l'a fait rencontrer sur le quai n°2, alors que j'allais monter dans l'omnibus de banlieue. Une grève partielle des cheminots bloquait des destinations et il y avait un monde fou dans cette fourmilière humaine. J'étais décontenancée, on prenait encore les usagers en otages et j'allais me retrouver entassée dans un wagon où s'échapperait des odeurs nauséabondes. Optimiste de nature, j'estimais avoir de la chance par ma ligne restant en circulation. Un peu plus haut, l'homme était descendu d'un train de grandes lignes. Il suivait nonchalamment une cohue saccadée avec un flegme très british. Et précisément moi, prisonnière de la masse confuse, j'avais intercepté un regard lourd d'indécence qu'il me jetait. Cela avait été furtif, comme aérien. Je devais être affreuse dans mon état d'énervement mais j'avais souri machinalement, sans aucune arrière-pensée.

- Heu... mademoiselle, madame? s'était-il informé en me barrant la route.

- Madame! avais-je répondu hardiment, en pensant à mon allure juvénile qui surprenait bien des gens et m'amusait toujours.

- Voilà, chère madame ! enchaînait-il avec panache. Je vais pas y aller par quatre chemins et il est inutile de jouer les hypocrites à nos âges. On se connaît pas mais vous dégagez quelque chose de fascinant. Je rentre chez moi comme j'imagine que vous allez rejoindre les vôtres. Le monde est pressé... il veut plus s'arrêter, croyez-moi. On ne sait plus faire des pauses et cette grève est l'occasion rêvée. Vous méritez bien de souffler un peu, je vous trouve très tendue, c'est dommage pour votre santé! Avant que nous disparaissions et sans penser à la morale qu'on peut contourner, j'aimerais faire l'amour avec vous, comme ça sans préambule. Je vous promets que l'aventure ne vous portera pas préjudice et je ferais en sorte que nous soyons ravis ensemble de cette... heu...fusion qui nous délivrera déjà du stress habituel. Et je vous jure que je n'ai pas l'habitude de ce genre de démarche, ajouta-t-il habilement pour se montrer le premier étonné.

Il avait même ajouté:

- Maintenant que vous savez le fond de ma pensée, vous pouvez partir bien sûr... me gifler ou ameuter la terre entière... Vu le monde ici, vous aurez aussitôt une assistance efficace!

L'homme avait été théâtral. J'avais failli pouffer de cette situation cocasse. Il avait tout déballé d'un seul trait, d'une voix distincte, chaleureuse, puis attendit une réponse avec un sourire ironique. Je lui trouvais aussi un timbre de voix digne d'un ténor. Il portait également une alliance, qu'une chevalière imposante ne parvenait pas à masquer. Vêtu d'un costume cravate foncé, il avait à peu près mon âge, pas très grand, ni bien bâti, des cheveux blonds virant au roux et un visage quelconque. Le type passe-partout, doté d'un organe vocal envoûtant. De plus, je n'aimais pas les blonds, je les trouvais fades. Du haut de ma naïveté, je n'avais pas été interloquée par son culot et les propos salaces. Par bravade, j'avais affronté l'insolent aux allures de camelot, en sachant qu'au milieu de la foule je ne risquais rien. J'avais à l'esprit d'autres problèmes bien plus lourds à solutionner. Et c'était bien ciblé de parler du stress qui me maintenait sous une pression quasi-permanente. J'étais prête à croire en porter les stigmates sur mon visage. Dans la vie trépidante qui ne cessait de me solliciter, je courais comme une dératée toute l'année. C'était mon choix, depuis que je m'étais révoltée pour sortir de mon aquarium de maison comme je le définissais. Je m'étais inscrite à un véritable marathon professionnel, mais ce mode de vie agité me convenait. Parce qu'il mettait l'accent sur ma santé, comme il aurait parlé d'autres futilités pour m'intéresser, je soupesais mentalement les tenants et les aboutissants de ma destinée.

Dans mon boulot déjà, où je me donnais à fond. J'avais des dossiers à terminer impérativement pour les jours suivants et qui m'angoissaient. Plusieurs fois rappelée à l'ordre par la direction, j'avais réussi à avoir un sursis. Ma collaboratrice, une jeune stagiaire adorable, m'avait même applaudie pour cette prouesse. Mais ne pas savoir jusqu'à quand, me rongeait, me rendait insomniaque à côté d'un mari qui ronflait sempiternellement. Par pudeur, je gardais mes tracas pour moi, ne me confiais à personne. Et puis ce job, ne l'avais-je pas voulu au prix de tout ce que j'endurait maintenant? Il y avait aussi la scolarité en dents de scie de Julien, mon chenapan de fils de dix sept ans dont la moyenne avait chuté d'un coup. J'avais pensé à une amourette bouleversant son cœur tendre et j'en fus attendrie. Après renseignements, je sus qu'il séchait certains cours et découvert qu'il fumait du cannabis. Ce jour là j'étais tombée de haut et la pilule avait été dure à avaler. Jamais je n'aurais imaginé que mon propre enfant se serait fait prendre à ce piège. Son père ne le savait pas heureusement, sinon il aurait fait un foin de tous les diables et une punition serait tombée sans chercher à comprendre cette dérive. J'étais donc le seul refuge pour recevoir les confidences ramassées difficilement par bribes. Dimanche prochain, c'est-à-dire dans deux jours, ma bellemère arrivera à l'improviste vers les onze heures trente. Elle m'embrassera du bout des lèvres, minaudera un peu puis s'incrustera pour le déjeuner. Je voyais déjà le scénario. La vieille femme cerclée de bijoux, se posera en régente, critiquera les plats ainsi que la manière de cuisiner de sa bellefille. Comme d'habitude et personne ne me défendra, ni mon mari qui assistera à cet acharnement cruel, ni mon fils qui ne peut décoder les fourberies d'adultes. Tout cela n'avait rien de catastrophique bien sûr, mais ça perdurait pour devenir humiliant. l'en avais marre de ces mesquineries, de ces coups en douce, de ces absences de connivences. Je n'avais pas de remède contre la méchanceté et ça me frustrait. Mon coup de foudre ressenti lorsque je rencontrais Grégoire, avait dans le temps carbonisé mes illusions. Alors à brûle pourpoint sur le quai archi encombré d'une gare paralysée par une grève, un tel aveu dit par un petit malin, devenait divertissant. Je me retins de rire, c'était trop drôle et me surpris à penser; pourquoi donc cet homme surgissant de nulle part, ne représenterait-il pas la folie éphémère d'un moment d'égarement ? Il est ni beau ni laid et me propose juste son sexe. Ce genre d'idée impromptue me choqua d'abord par son immoralité. Non, je ne pouvais faire ça, pas moi en tous cas. C'était absurde et je cherchais certainement un palliatif aux heurts d'une grève surprise. A force de triturer mon cerveau, une idée excentrique germa dans celui-ci et je devins songeuse sur ce mode insolant d'école buissonnière.

Du bureau à la maison, j'avais un sans faute. J'assumais les tâches quotidiennes avec une volonté inépuisable. Mes weekends se vouaient au ménage, aux courses dans les supermarchés, au contrôle de la scolarité de Julien et je cuisinais volontiers lors d'invitations à dîner. Quand mon mari avait occasionnellement envie de faire l'amour, j'étais consentante et même participante. Voilà en gros mon emploi du temps routinier. Combien de fois n'avais-je pas entendu être traitée de petite fée du logis. Je ne savais jamais si c'était par admiration ou par ironie. Mes deux pieds étaient bien campés pour l'équilibre de mon entourage, de son petit confort. L'un posé sur le travail, l'autre sur la famille, constituant les deux piliers solides d'un pont. Mais des piliers

agissent dans l'ombre, sans gloire. Ils sont oubliés sous le tablier du pont, alors qu'ils sont essentiels. Malgré moi, j'eus cette vision fugace de mon existence quelque peu insipide. Je faisais tout ce qu'il fallait, sans tambour ni trompette, ne rechignais en rien et personne ne le remarquait. J'encaissais les coups tel un boxeur surentraîné et je ne tombais jamais à terre. En conclusion, j'étais la femme la plus sérieuse du monde et n'avais de plaisir que d'exister. Je trouvais cela un

peu mince.

Plantée devant un impertinent qui m'étalait crûment ses désirs, il fallait se décider. C'était oui ou non. Il n'y avait pas d'autres alternatives. La balle était bien dans mon camp. Nous étions immobiles au milieu du quai et gênions le flux des voyageurs désorientés. Des personnes trimbalant de gros bagages nous bousculaient, certaines râlaient de nous trouver sur leur passage. J'étais gênée de me faire remarquer de la sorte. L'atmosphère était électrique, des hauts parleurs crachotaient des excuses pour la gêne occasionnée. Le type lui, ne bougeait pas, semblait n'avoir d'yeux que pour moi alors qu'autour de nous, c'était l'effervescence. Son calme olympien me déstabilisait. Le sourire large, ce monsieur concevait une victoire puisque je n'avais pas passé mon chemin ni crié au scandale. Il était très patient, il m'étonnait. Après une dernière hésitation, ma sensibilité jusque là repliée, voulut ouvrir les portes aux sensations qui me faisaient défaut. J'étais un barrage qui un jour, ne supporte plus le poids de l'eau accumulée. Il se fissure, s'affaiblit par la poussée constante et finit par céder d'un coup. J'avais inspiré à fond et sans penser aux conséquences désastreuses réelles de ce type de catastrophe, jeté dans un souffle :

- Après tout... pourquoi pas ? Jusqu'à présent, je n'ai jamais goûté à aucun moment de folie. Je vous assure...

- C'est bien dommage de n'être que sérieux dans la vie! Suivez-moi, je connais un coin tranquille où personne ne nous dérangera pas... me répondait-il en s'inclinant avec élégance.

J'étais stupéfaite d'avoir accepté cette invitation inconcevable, ça ne me ressemblait pas et je me traitais de cinglée. Quelque chose d'inimaginable me tombait dessus après vingt cinq ans de mariage. Mais était-ce une raison pour sortir des sentiers battus et tromper son mari, parce que le couple n'en était plus vraiment un ? Je pouvais encore me raviser, reprendre mon sérieux légendaire et sauter dans mon train. Il partait théoriquement dans sept minutes.

Au bureau, mes collègues masculins avaient toujours un mot gentil envers moi mais plein de sous-entendus. Ces appels discrets flattaient mon ego et ça s'arrêtait là. J'avais pris l'habitude de retrouver au distributeur de boissons, un collègue en fin de carrière. Il m'offrait un café, me racontait en partie ses aventures toutes aussi fortes que ce qu'on buvait, m'affirmait-il. Régulièrement, il me proposait une invitation à déjeuner puis prendre congé pour l'après-midi et profiter des plaisirs terrestres. Chaque fois je déclinais gentiment son invitation, le traitais de vieux coquin et je reprenais mes activités dans la bonne humeur. Au fond de moi, j'étais flattée. C'était en quelque sorte reconnaître que j'existais. A force de travail acharné, j'étais devenue responsable d'un service et les propositions hors du cadre professionnel me laissaient de marbre. J'avais acquis une rigueur qui jurait avec mon allure menue, délicate, tandis que mon esprit gamin dérangeait les chefs de file aux comportements empesés. Je n'étais pas rentrée dans un rang bien orchestré par quelques petits arrivistes. Sur tout l'étage, on en était venu à me donner un sobriquet, «l'insondable ». Je l'entendis incidemment un jour en traversant le couloir. Ça ne m'avait pas offusquée. J'avais haussé les épaules sur cette image idiote collée à ses basques. J'étais altruiste, me sentais proche des gens, à leur écoute, même si je n'en faisais pas tout un étalage. J'étais viscéralement femme et coquette. J'aimais mon corps aux hanches généreuses sans avoir un gros cul et aucun complexe physique ne me touchait. J'avais des cheveux blonds très courts à la garçonne, de grands yeux ronds mordorés et un nez en trompette. On remarquait à peine mes petits seins qui se cachaient sous un 85 B, mais je n'envisageais pas d'introduire des implants pour gonfler cette poitrine d'adolescente aux pointes proéminentes. Mon allure androgyne, sexy, plaisait à la gent masculine, ça suffisait à remplir mon cérébral. Je ne jouais pas du cadeau que la nature m'avait fait. Peut-être me reprochait-on de ne pas être plus complaisante avec ces messieurs guindés qui m'entouraient journellement.

Dans cette gare au trafic complètement tordu, le jeu de séduction a été plus direct que celui du bureau où la hiérarchie servait de point limite. J'en accuse la différence et l'insondable que je suis sensée être, aujourd'hui va s'ouvrir pour se récompenser d'avoir été très longtemps sage. En emboîtant le pas de l'inconnu, ma tête avait bourdonné de multiples questions sur cette passivité en moi. J'étais complètement inconsciente d'avoir ce genre d'impulsions à mon âge, dans ma situation maritale. Et si l'on me reconnaissait? Si je croisais une personne familière à qui il faudrait justifier ma présence ici? On disait bien qu'il n'y

avait que les montagnes qui ne se rencontraient pas. Et à propos de montagne, je pensais à ma belle-mère. Veuve, désoeuvrée, armée d'une bienveillance hypocrite pour fourrer son nez partout, elle venait souvent faire des courses dans la capitale. Elle se débrouillait pour attraper le même train que moi et d'une voix forte, me racontait ses ennuis de santé avec un air pincé. Pendant ce temps, les autres voyageurs écoutaient malgré eux le déballage intime de ses vieux viscères. Dans ces moments là, j'étais affreusement gênée et le trajet paraissait interminable. Comme on peut le comprendre, je détestais ma belle-mère depuis le jour où mon futur mari me la présenta. J'avais d'abord été toisée de la tête aux pieds en posant un pied chez elle, puis salué à distance comme atteinte d'une maladie contagieuse. En fin de compte, je représentais une espèce de femelle qui lui enlevait son cher fils. Elle ne m'avait jamais pardonné ce rapt. Quand elle venait, hélas trop souvent à la maison, un véritable défi s'établissait et je n'existais plus le temps de sa présence. En pensant à cette femme qui avait légué à son fils son autorité cinglante, mon sang s'était glacé. J'avais regardé aux alentours, ne vis rien de suspect, à part des visages totalement inconnus. Pour la première fois, mon adrénaline avait fait un bond soudain et un picotement délicieux avait envahi mon ventre pour chasser toute prudence.

L'homme que je suivais pas à pas, connaissait bien les lieux. Il avait emprunté résolument l'escalier qui accédait à l'étage où étaient perchés les bureaux. Peut-être était-il coutumier des rencontres avec des femmes racolées ici et alimentant un palmarès. Sûr de lui, pas une seule fois il ne s'était retourné pour voir si j'étais bien dans son sillage. Honteuse et troublée par cette attitude désinvolte, je discernais l'empreinte des

grands séducteurs dont je suivais les péripéties dans les films à l'eau de rose. Je les trouvais fous, magiques et quand ils tombaient amoureux, je passais l'éponge sur leur côté cavaleur. C'était mon côté fleur bleue qui irritait généralement mon mari, surtout quand je versais une larme au mot « fin ». Dans ces moments-là, après le film, j'avais droit à une inépuisable raillerie. Je me renfrognais, lui en voulais et je me demandais où était entre nous, la place du respect déjà. Afin d'avoir la paix, je quittais le salon accompagnée de mes larmes et je m'isolais dans la salle de bains.

En haut des marches, un couloir moquetté débouchait quelques mètres plus loin sur des bureaux aux vitres opaques. Au bruit, je devinais le crépitement des boules IBM sur les machines à traitements de textes. A deux pas d'une organisation très sérieuse, ce Casanova m'attirant dans ses griffes, était très à l'aise alors que nous n'avions rien à faire ici. Je m'attendais à ce que nous soyons refoulés avec perte et fracas, mais je me faisais des idées en me sachant en défaut. Loin de mes questions ridicules, l'homme avait ouvert la première porte des toilettes et m'invitait d'un sourire enjôleur. C'était un drôle de lieu pour posséder une femme et cette originalité me sidérait. Je m'y étais engouffrée en tremblant, prenant tout à coup acte des règles de ce jeu. Je devenais actrice principale d'un film dans lequel j'imaginais le scénario un peu hard. Un frisson indescriptible parcourait mon échine. Etait-ce la peur ? L'envie irraisonnée ? Je vivais des moments très étranges, délicieusement angoissants. Les yeux baissés, les bras ballants, mon consentement me faisait rougir. Comment étais-je arrivée ici et que se passait-il dans ma tête? Je n'avais pas de réponse à ma légèreté et j'en étais ahurie. L'homme qui avait tiré le verrou, m'enveloppait d'un regard concupiscent. Sans perdre de temps, il s'était serré contre moi, caressait mes hanches, passait une main sous ma jupe, me mordait le cou. Je le laissais agir. Il était fébrile, friand, semblait avoir perdu la raison. Alors j'avais sursauté, poussé un cri et mon cœur battait plus fort.

- Excusez-moi, avais-je dit confuse, tout ça est si soudain...

j'ai pas l'habitude...

- Peut-être, mais tu t'es pas trop faite priée, à ce que je vois. Finalement tu aimes ça, n'est-ce pas? me soufflait-il implacable au creux de l'oreille avant d'en mordiller le lobe. Laisse-toi aller, accepte de t'envoyer en l'air à la sauvette toi aussi. Il n'y a aucun mal à ça...

Je me trouvais déconcertée par l'effet que je produisais sur cet homme et de sortir des rails bien huilés de ma banalité. Mon corps de femme était donc si important pour qu'on le repère dans la foule? Apparemment oui. J'avais estimé inutile de parler en ces circonstances et espéré ne pas être obligée de l'embrasser. Je me posais trop de questions, tout devenait complexe, j'en étais étourdie. Avant de regretter ma présence ici et d'envisager une fuite, il avait ouvert mon corsage pour faire jaillir mes seins du soutien-gorge. Ça me surprit d'abord que ma poitrine soit exposée devant un étranger. Par réflexe, j'avais failli mettre mes mains dessus pour la cacher. Mais aussitôt il pinçait les pointes et cet attouchement précis me faisait gémir. C'était vraiment trop bon et je m'en mordais les lèvres. Décelant mon trouble, l'homme me lançait, admiratif:

- Tu as des petits nichons mais très intéressants! Fermes, bien pointus et très sensibles. J'aime beaucoup...

Qu'ils soient petits, je m'en fichais pour retenir le côté intéressant. J'adorais qu'on s'occupe particulièrement de ces zones érogènes, qu'on s'y attarde. Malheureusement, c'était du domaine de l'utopie avec un mari qui les ignorait, ne trouvant pas utile de les faire vibrer. Profitant de l'aubaine, je gonflais ma poitrine n'ayant jamais servi ni aux mains masculines ni à l'allaitement. Je l'offrais à des doigts qui trituraient mes tétons doublant de volume. J'étais si réceptive qu'il se pencha pour les mordiller à tour de rôle. Ce fut la cerise sur le gâteau. J'en haletais de volupté, plissais les paupières pour me concentrer sur cette pratique exceptionnelle. Cet homme était diabolique. Il avait trouvé la

clé qui allait ouvrir des portes sans difficultés. Tandis qu'il glissait une main dans ma culotte, il murmura :

- Hum... tu mouilles bien déjà, ma cochonne!

Je n'aimais pas qu'on clame les réactions intimes de mon corps. Je trouvais ça ridicule et déstabilisant, comme si on m'accusait d'une quelconque faiblesse. Depuis mon dépucelage avec Grégoire, l'amour se pratiquait dans un silence radio et il ne fallait pas faire tout un état de ce qu'on ressentait. Vingt cinq ans d'habitudes sexuelles laissaient des lourdes traces. Le PDG de la société qui m'embaucha à l'époque, avait vu juste. J'étais une femme qui savait s'adapter aux contextes dans lesquels elle se mouvait. D'ailleurs quand on me demandait quel était mon animal fétiche, je répondais sans hésitation; le caméléon. Envoûtée, j'écartais les jambes pour faciliter la caresse appuyée. Des doigts jouèrent délicieusement sous le tissu, se hasardèrent dans ma fente. Comme on reproche toujours aux bonnes choses d'avoir une fin, j'en fis les frais. Le type qui se lassait, me donnait sèchement un ordre :

- Allez va! agenouille-toi et suce bien ma queue! Emoustillée, j'oubliais le ton autoritaire que je connaissais trop bien et m'exécutais pour passer au stade supérieur. J'ouvrais la braguette, m'empêtrais avec les pans de la chemise et sortais un membre en m'extasiant sur sa vigueur. Il n'y avait aucun témoin, seulement moi et un homme prêt à me rendre hommage. J'y voyais un côté flatteur et je désirais ardemment la suite. Oui j'aimais faire l'amour, m'envoyer en l'air comme il disait. Je le découvrais à genoux devant lui qui le soulignait. Jusque là, c'était de manière classique, sporadique, avec un mari méprisant la conception de la femme. Puisqu'un inconnu avait réussi l'exploit de me

convaincre, j'entendais être une bonne amante en tenant ce sexe gonflé devant mon visage. L'homme m'avait demandé :

- Alors... ça te plait ? Et bien, ne perd pas de temps et fais-toi

plaisir!

Je n'avais pas répondu. Seul, son organe me captivait. J'y passais quelques coups de langue d'approche et l'engloutissais d'un coup. C'était étourdissant ce jeu d'adultes où je venais d'en accepter la seule règle, l'envie. Je m'activais goulûment pendant que le type me regardait faire, les mains sur les hanches. Quand il fut bien excité, il se retirait de ma bouche insatiable prise jusqu'à ma gorge. Il me levait pour me tourner, de me pencher en avant. Docile, je cédais pour frémir à l'aboutissement de cette rencontre. L'homme relevait ma jupe, découvrait mes fesses charnues. Il les contemplait un instant, avant de lancer:

- Quel cul magnifique, bon sang! Quelle rondeur... On dirait la sculpture d'un grand maître. J'ai vraiment de la chance de t'avoir rencontrée. Tu sais, tu me plais beaucoup, alors je vais être sincère avec toi. On n'est pas obligé d'aller plus loin et on peut s'arrêter là! Je te laisse le choix de partir d'ici à ta guise... Je veux pas que tu regrettes la bonne baise que je te propose. A toi de voir la suite du programme, je suis pas un salaud. J'aime les femmes, oui, mais celles qui sont consentantes et qui me le font savoir. C'est plus remuant. Toi, t'as pas le look des habituelles fofolles que je dégotte. T'as l'air d'une femme qui a d'abord un cerveau. Vouloir est une chose... assumer en est une autre. Beaucoup de femmes mariées regrettent ensuite ce qu'elles ont fait. Ce n'est pas le but! Tu dois me dire si je peux continuer, en sachant que tu as la possibilité de foutre le camp avant. Je t'écoute, belle cochonne intrépide!

Je me figeais dans l'incompréhension totale. L'homme parlait trop et arrivés si près du but, il fallait agir. Par-dessus le marché, on me traitait de gamine à mon âge. C'était flatteur tout de même. Je supposais que cet homme s'excitait avec des femmes esclaves de leurs sens, soumises jusqu'à l'aveuglement. Ce devait être son côté tordu, mais j'appréciais le dilemme et le fait qu'on ne perçoive pas mes quarante cinq ans. Au point où j'en étais, tapie dans ces toilettes, les fesses à l'air, la dignité n'existait plus. Pour qu'il ait bien compris la finalité et ne voulant pas passer toute la soirée ici, je faisais glisser ma culotte jusqu'à mi-cuisses et lui susurrais:

- Oh oui, viens maintenant! Baise-moi, j'en ai très envie...

- Hum... Redis-le moi encore!

- Allez viens, je t'en supplie, j'ai tellement envie de ta queue ! dis-je un peu excédée cette fois, en ayant l'impression de réciter un rôle.

L'homme n'attendait que ça pour me répondre avec une suffisance comique :

- Ouais... Toutes les femmes me trouvent irrésistible, réclament mon sexe en permanence, comme tu le fais en ce moment! Et aujourd'hui, c'est ton jour de chance. C'est toi qui vas te régaler...

Après cette déclaration, il passait une main sur ma croupe tendue, en épousait les contours et à l'issue de cet examen, déclarait que j'avais le plus beau cul du monde. Même par intérêt, c'est toujours agréable à entendre. J'eus davantage envie de donner ce que l'autre attendait. Il commençait à séparer mon fessier, dégageait la fente. Je sentais le gland qui avait investi ma bouche auparavant, se frayer un passage entre mes lèvres humides. C'était un prologue délicieux, complètement fou, mon second sexe en vingt cinq ans de

fidélité exemplaire. J'étais très attentive à sa progression, à la possession de mes chairs. Une chaleur étrange se diffusait dans mon ventre et s'irradiait jusqu'à la pointe de mes seins encore sensibles. Quand il fut entièrement introduit, je ne pus m'empêcher de pousser un cri de surprise. En définitive, un homme s'était détaché de la foule compacte, avait fait tout un scénario d'approche et me faisait l'amour. Un vrai roman à succès pour deux, m'accordais-je à penser. Cette ardeur virile était extraordinaire en moi. J'avais la sensation que ce bâton de chair durcie, redorait une féminité ternie dans un mariage à la dérive. Et dire que j'avais failli dire non. Cela aurait été vraiment dommage et mes soupirs accompagnèrent parfaitement les halètements de l'homme.

J'espère que depuis le couloir, on ne nous entend pas. Le mâle pousse des grognements à chaque va-et-vient. Son acharnement me fait du bien, me fait exister. Je ne sais plus où m'agripper pour résister à ses coups de butoir. J'ai l'impression qu'il me transperce quand ses cuisses claquent contre mes fesses. Mon corps est une fleur sauvage complètement ouverte, butinée allègrement jusqu'à la racine. Un dard puissant me pique bien précisément. Momentanément, je ne peux être plus femme, plus heureuse. J'oublie qu'il puisse filtrer de ces toilettes, des bruits autrement habituels. L'homme a atteint un rythme qui me convient. De ce plaisir qui emplit mon être, je vois un don de soi, m'apercevant n'avoir plus fait l'amour depuis plusieurs semaines. Ma libido réveillée, je remue ma croupe dans un accord parfait. Je veux que ce type sache qu'il a bien fait de m'aborder pour me déniaiser et je me cambre davantage. Cette entente muette le flatte, lui fait accélérer la cadence. J'en suis ravie. J'ai su titiller l'animal chez l'homme et je ne suis pas aussi cruche que mon mari le prétend. J'ai tellement besoin d'être rassurée, que tous les coups sont permis dorénavant. Sous une poussée plus franche, je dois prendre appui sur le mur et il se libère dans mon ventre. Dans la soudaineté de l'acte, je n'ai pas joui mais je m'en fiche. La renaissance de mon corps vaut tous les orgasmes du monde. l'ai franchi ce pas qu'on estime interdit. L'homme quitte mon corps, je me redresse lentement, les yeux dans le vague. Quand je me retourne pour dévisager mon amant d'un instant, il a disparu. De la porte entrebâillée, on entend la rumeur du mouvement ferroviaire. Peut-être aurais-je aimé qu'il me parle un peu pour m'éclairer. Qu'il me dise comment se comportaient les autres femmes avec lui, et s'il avait eu autant de plaisir qu'avec elles. Je suis condamnée à garder mes questions pour moi. Finalement, je ne suis pas déçue par cette fuite. L'impression d'avoir fait un rêve érotique est préférable. C'était parfait et sans conséquences. Je referme vite la porte en entendant des voix dans le couloir. Une semence s'échappe de mon sexe, dégouline sur mes cuisses, me ramène à la réalité. J'ai bien été prise, me dis-je encore sous l'émotion. Puis le papier toilette éponge l'épanchement d'un homme, les traces d'un dérapage charnel. J'actionne la chasse d'eau, remets mes vêtements en ordre et respire un grand coup. La récréation intime est terminée, les grilles d'une école un peu spéciale viennent de se refermer. Je sors la tête basse, hésitante et j'affronte l'extérieur. J'ai peur que tout le monde va deviner ma partie de jambes en l'air. C'est toujours cette conséquence de se savoir en porte-à-faux. Je n'en mène pas large. Un coup d'œil sur ma montre me fait grimacer sur l'heure avancée et je descends les marches d'un pas incertain. Quand je suis mêlée à la foule, l'anonymat me détend, me protège. Je me dessine un sourire commercial et la tête droite, me dirige vers le train de banlieue suivant.

Ballottée entre des voyageurs qui somnolaient, je fais un bilan de mon aventure fortuite. Le plus inouï est ce ressenti flou faisant émerger des fantasmes, écrasant sur son passage la culpabilité, le regret d'avoir mal agi. Machinalement je serre mes jambes, comme pour soustraire une source de luxure nouvellement exploitée. Ce geste involontaire me fait sourire. Personne ne pouvait savoir ce qui émanait de moi à présent. Mes craintes ridicules étaient issues d'une inexpérience totale mais j'apprenais vite. J'avais aimé me livrer à un autre sexe que celui de mon mari et ça c'était bien passé. Etait-ce cela le libertinage? J'en pousse une exclamation qui se perd

pudiquement dans le bruit régulier du train. Jusque là, comme la majorité des gens bien pensants, j'avais toujours critiqué les personnes qui s'adonnaient aux plaisirs décousus du corps. Je les qualifiais de dépravées, d'animaux puants et sales. Je concevais que les hommes fussent plus ou moins volages, cernés par ce besoin excessif d'estampiller leur virilité. A l'inverse, les femmes devaient tenir un rang correct, asexué, ne serait-ce que pour contrecarrer les tendances perverses masculines. C'était ainsi depuis la nuit des temps mais à cet instant, cette phallocratie divisant les hommes des femmes me fut insupportable. Trop facile pour eux, trop injuste pour nous, pensai-je avec mon mari en point de mire. Et une révolte intérieure depuis le cœur jusqu'au sexe, commence à germer après ce levé de rideau cérébral. Je devais cesser de penser qu'un homme cavaleur est naturellement un être viril et qu'une femme au comportement identique soit une pute. J'entendais parler depuis peu, de parité dans le domaine social et professionnel entre hommes et femmes. Dans la presse comme à la télévision, les débats se succédaient sur ce thème et des militantes manifestaient ardemment dans la rue. A la maison, Grégoire ne prêtait pas une oreille attentive quand il était avachi dans le canapé, la télécommande à la main. Tant bien que mal, moi j'essayais de suivre ces débats constructifs qui peuvent sortir la femme de l'ombre. Devant mon intérêt, il fulminait et comme pour me laisser dans l'ignorance, il changeait aussitôt de chaîne.

D'une manière ou d'une autre, je visais d'appliquer également cette parité au niveau du sexe. Cela rentre-t-il dans le cadre du féminisme ? Cette nouvelle vue d'esprit me donne du tonus, chasse des scrupules. Curieusement j'ai une envie folle de faire l'amour, d'ouvrir mon ventre, ma vie intime. Cette